

CARRIÈRE, Gaston, o.m.i., *Le Roi de Betsiamites - le Père Charles Arnaud, o.m.i. 1826-1914*. Les éditions de l'Université d'Ottawa, 1958. Introduction. Illustrations, cartes : voyages et missions du Père Arnaud. In-12, 185 p.

Lionel Groulx, ptr

Volume 12, numéro 2, septembre 1958

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/018603ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/018603ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Groulx, L. (1958). Compte rendu de [CARRIÈRE, Gaston, o.m.i., *Le Roi de Betsiamites - le Père Charles Arnaud, o.m.i. 1826-1914*. Les éditions de l'Université d'Ottawa, 1958. Introduction. Illustrations, cartes : voyages et missions du Père Arnaud. In-12, 185 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 12(2), 288–291. <https://doi.org/10.7202/018603ar>

CARRIÈRE, GASTON, o.m.i., *Le Roi de Betsiamites — le Père Charles Arnaud, o.m.i. 1826-1914*. Les éditions de l'Université d'Ottawa, 1958. Introduction. Illustrations, cartes : voyages et missions du Père Arnaud. In-12, 185 pages.

Ce roi sans couronne, le sous-titre nous le dit, c'est le Père Arnaud, o.m.i. Un fils de France, de Visan au diocèse d'Avignon. Deux photographies, l'une du missionnaire, au début de sa carrière, l'autre « au soir de sa vie », nous feraient deviner le personnage : un jeune homme robuste, un gars solide, une tête forte, entourée d'une chevelure touffue, des yeux qui regardent la vie avec la plus tranquille assurance ; un vieillard presque nonagénaire, les yeux encore vivants, puissants, et dans la figure, ce mélange de vénérabilité, de force et de mélancolie des existences qui s'achèvent dans le repos forcé, douloureux. La carrière du Père Arnaud appartient, en ses débuts, à un chapitre particulier de l'histoire religieuse du Canada : années glorieuses de 1840-1850, alors qu'enfin munie de renforts, la jeune Eglise se jette dans ce que l'on peut justement appeler une épopée missionnaire. Epopée qui se donne d'abord pour théâtre la conquête de l'immense nord-ouest canadien jusqu'au pôle, puis de là, s'élance vers toutes les plages des pays de missions, en Extrême-Orient, en Afrique, en Océanie, en Amérique latine. En ce champ d'histoire, à l'exemple des Pères Jésuites, les Oblats canadiens de Marie-Immaculée entreprennent de faire revivre leurs pionniers. Le Père Arnaud n'est pas l'un des moindres. Le titre de la biographie : *Roi de Betsiamites*, ou apôtre des Montagnais, désigne l'homme et son œuvre. Betsiamites, à l'embouchure de la rivière du même nom, lieu qui s'inscrit dans la géographie de la Côte Nord du Saint-Laurent, à 90 lieues de Québec, à ce point d'élargissement où le fleuve laisse pressentir le golfe. Et les Montagnais, qui sont-ils ? Une tribu indienne, de l'espèce nomade, qui erre, dans les solitudes du grand Nord, depuis le fleuve jusqu'à la baie de l'Ungava, la baie James, la baie d'Hudson, au-dessous du territoire des Esquimaux : nation miséreuse, mais, en général, facilement ouverte à la foi, de mœurs douces, très attachée à ses missionnaires. Un trait, trait dominant à souligner tout de suite dans l'âme et la vie du Père Arnaud : son amour passionné, exclusif de l'âme indienne, en particulier de ses Montagnais. Ils lui seront plus que des convertis, plus que des fidèles ; il les aimera comme des frères ; il se laissera adopter par eux plus encore qu'il ne les adoptera ; il se fera Indien pour être plus près d'eux, plus avec eux. Pour supplier qu'on le laisse vivre avec ses Montagnais, il confiera à ses supérieurs avec humour : « J'en ai le brillant teint et les élégantes manières . . . puisque les sauvages trouvent

en moi tant de ressemblance, permettez-moi de me faire entièrement sauvage et de demeurer toujours avec eux. » Rien ne lui plaira tant que ce compliment à lui décerné, un jour, par ses frères adoptifs : « Tu es beau comme un Indien. » Rare exemple, croyons-nous, que cette volontaire et joyeuse intégration d'un missionnaire à une tribu sauvage. Le Père Arnaud s'adonnera deci delà, à du ministère parmi les Blancs : voyageurs, trappeurs, bûcherons de chantiers forestiers. Avec hâte, avec amour, il reviendra parmi ses chers Montagnais.

Amour méritoire parce que grandement coûteux. Quel immense champ à cultiver ! Un apostolat qui aurait à se prodiguer des rives du Saguenay à tout le littoral du Labrador, pour aller se perdre, au moins en désir, aux bords du lointain Groënland. Mesurons donc un espace qui, au bas mot et rien qu'en pays canadien, s'étend des Escoumins à la Baie-des-Esquimaux (ne pas confondre avec Pointe-aux-Esquimaux) soit une étendue de 250 lieues. Vingt fois à tout le moins, par tous les temps et en toute saison, le missionnaire parcourra les divers postes de la Côte Nord (Ilets de Jérémie, Betsiamites, Manicouagan, Godbout, Mingan, Sept-Iles, Masquara, la Romaine) sans parler de ses courses à la Baie-des-Esquimaux sur l'Atlantique, à la baie de l'Ungava et chez les Naskapis, Montagnais de l'intérieur. Et comment décrire les incroyables misères de ces marches, à pied, en raquettes, en canot, sur des rivières fréquemment déchainées, sur un fleuve démonté ? Au nombre de ces misères, inscrivons les portages, le coucher sur la terre humide, sur le lit de sapin dans la neige, et, sous la tente de bouleau, la fumée aveuglante, les morsures d'innombrables moustiques, et la famine, ce pain quotidien des Indiens nomades. Dès le début de son apostolat, le Père Arnaud, pour se rendre maître de la langue montagnaise, a voulu vivre l'existence indienne à travers les forêts de la côte nord. Il a connu les répugnantes promiscuités de la tente volante, les pires détresses des chasseurs sans gibier, les crises quotidiennes de la faim. Il a appris l'art de ce que les Indiens appellent « se serrer la babiche » ; traduisons : se serrer la ceinture. Rien pourtant n'a jamais rebuté cet homme de fer. Missionnaire-né, oserions-nous dire, il affirme carrément à ses supérieurs, et nous pouvons l'en croire : « Je sais supporter la fatigue et la faim, il n'y a rien qui m'embarrasse. » Soixante-cinq ans, il mènera cette dure vie avec une allure, un entrain jamais démentis.

Ce nomade qu'on pourrait croire d'esprit dispersé, instable, laisse voir, au contraire, un esprit pratique, établi dans le durable, un bâtisseur. A Notre-Dame de Betsiamites, il s'établira comme en un point d'arrêt, en sa mission permanente ; mais ce point d'arrêt ne sera pour lui que le centre, la capitale de la sauvagerie.

Partout où pourront s'arrêter, pour quelque temps, de petites agglomérations indiennes, l'infatigable Père s'instituera constructeur de chapelles. Betsiamites se verra doté avec le temps d'une jolie église, d'un large presbytère, maison de refuge pour les missionnaires, à quoi s'ajouteront un hôpital, une école. L'aménagement temporel de ses missions ne presse pas moins le missionnaire que son apostolat ou son enseignement spirituel. Il n'a pas conquis gratuitement son titre de « Roi de Betsiamites ». En sa capitale indienne, il cumule toutes les tâches, à la fois curé, gouvernant, maître d'école, fondateur de ferme, agriculteur, chef ou organisateur de police contre les abus des marchands ambulants ou les trafiquants d'alcool, et voire coiffeur, inventeur même de modes, pour ses Montagnaises à qui il prescrit une coupe particulière de cheveux et une coiffe sous forme d'un béret naturellement multicolore. Pour ses courses le long de la côte, il va même doter sa mission d'une petite goélette.

L'admirable est que ce missionnaire devenu sauvage ne perd rien de ses goûts d'artiste. Son église, ses chapelles, il s'emploie à les orner. Il veut que ses guenilleux d'ouailles apprennent à prier, autant que possible, sur de la beauté. A cette fin il met à contribution ses amis de France et du Canada, la Propagation de la Foi ; il quête des statues, des tableaux ; et il en trouve de beaux qui contrastent avec les pauvres lieux où il les loge. Goût d'artiste, avons-nous dit. Ce sauvage restera sensible, toute sa vie, au spectacle de la sévère et abrupte nature du nord, au grandiose des aurores boréales. Arrivé ici encore frère, d'une formation inachevée, il sait tenir joliment la plume, décrit avec art, en touches chaudes, son rude pays d'adoption. Il aime les fleurs, les petits oiseaux, d'une tendresse franciscaine. Mis en présence de la flore et des granits de l'Ungava et du Labrador, il regrette de n'être ni botaniste ni minéralogiste. Et il arrive que ce sauvage organise, à Betsiamites, un musée d'histoire naturelle, des collections de flore, de faune, de minéraux qui aboutiront un jour à l'Université d'Ottawa.

On trouvera tout naturel que ce missionnaire, personnage si attachant, si humain, de dons si riches, et par-dessus tout, homme de Dieu, homme de prière jusqu'au fond de l'âme, ait été un invincible conquérant. S'il aime ses Montagnais, ceux-ci le lui rendent bien. Il n'est pas seulement le « Roi de Betsiamites » ; on le surnommera le « Pape des Montagnais », pour la vénération que ceux-ci lui témoignent. Impossible de leur arracher leur Roi, leur Pape, leur « père ». Chaque fois qu'il sera rumeur d'un changement de poste pour le missionnaire, des suppliques émouvantes afflueront aux autorités oblates. Pourtant, un jour, en 1911, la Providence détrône le « Roi ». Les Eudistes prennent possession

de ses missions. Le détrôné part en exil, à 85 ans, chez d'autres Montagnais qui ne seront plus les siens : ceux de la Pointe-Bleue du lac Saint-Jean. Il y meurt bientôt, en juin 1914. Il dormira en cette terre d'exil jusqu'en 1948, alors qu'on ramènera glorieusement ses restes à sa mission tant aimée : Betsiamites.

\* \* \*

Nous avons prolongé un peu ce compte rendu, pour d'excellentes raisons. « Dans la galerie des missionnaires qui ont illustré l'Eglise du Canada, conclut le Père Carrière, il n'est pas osé de croire que le père Arnaud est l'un des plus grands. » En tout autre pays où un malfaisant complexe d'infériorité n'inciterait pas à rapetisser systématiquement l'histoire et ses gloires les plus authentiques, le « Roi de Betsiamites » serait de ces personnages à qui s'accroche facilement la légende. Son biographe a-t-il su lui donner sa véritable stature ? Nous voudrions l'écrire. L'ouvrage ne pêche point par défaut de documentation. Le Père Carrière a largement utilisé les archives de sa Congrégation et aussi ces admirables *Rapports* des Missions de Québec et de Montréal, dans les dernières parties du 19<sup>e</sup> siècle : *Rapports* qui, pour leurs évocations héroïques, leur émouvant esprit de foi, rappellent si naturellement nos anciennes *Relations* des Jésuites ; rapports, confierons-nous, dont nous avons souvent souhaité une réimpression en grands et beaux volumes, avec annotations biographiques, géographiques et critiques appropriées. En dépit de sa riche documentation, le biographe nous paraît avoir disposé de son sujet un peu vite. Le récit va et revient, ce qui l'alourdit en maints endroits. L'alourdissent aussi quelques négligences de forme, et en particulier, l'abus du participe présent. A propos de cet abus, et pour en guérir mes rhétoriciens d'autrefois, rappellerai-je un mot de Lacordaire que je leur citais ? On demandait un jour au Père comment l'évêque de son diocèse d'origine avait pu laisser partir pour Paris un aussi brillant sujet ? — « Bah ! avait répondu Lacordaire, j'avais commencé ma lettre à l'évêque par un participe présent . . . ! »

Pour nous montrer sévère, observerons-nous qu'à notre gré l'auteur ne sacrifie pas suffisamment à la littérature ? En un aussi splendide sujet, on souhaiterait plus de pages vivantes, véritablement finies, un héros — puisqu'il y a héros — plus et mieux campé, d'autant que le biographe nous paraît capable de ces réussites. L'œuvre ne mérite pas moins d'être lue. Elle nous apprend, entre autres choses, l'histoire de la Côte Nord, en ces années qui ont précédé l'invasion industrielle. Et le Père Arnaud, ce qui n'est pas un mince mérite, sort enfin de l'oubli.

LIONEL GROULX, ptre